

*Béa
et Mia*
La chasse aux masques

Fredrick D'Anterny

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



Avant de commencer...

Blogue de Mia

L'année dernière, Emma, notre mère, est morte. Plus exactement, elle est partie vivre sur l'étoile Alpha du Centaure. Je n'invente rien! Juste avant de partir, c'est elle qui me l'a dit. Alors, même si Béa pense que je raconte n'importe quoi, moi, j'y crois.

Ensuite, papa est enfin revenu d'on ne sait trop où. Mais, au lieu de faire le travail de maman et de s'occuper de nous, il nous a prises sous le bras et nous a emmenées vivre dans la jungle du Mexique¹, soi-disant pour qu'on l'aide à déterrer des crânes. Depuis, lorsqu'il est envoyé en mission quelque part, il nous dit chaque fois :

- Je vous offre le monde.*
- Avoue qu'on voit du pays!*

1. Voir *Béa et Mia 1 – Les super blogueuses*, Éditions Michel Quintin.

Ça, c'est ma sœur Béa qui prend sa défense. Elle est fatigante avec sa manie de toujours me contredire.

Enfin, voilà ce qui explique pourquoi, il y a quatre jours, nous avons quitté notre bel hôtel blanc en forfait tout compris sur le bord de l'océan, à Lima, au Pérou, pour nous retrouver encore au milieu de nulle part, cette fois-ci en Afrique de l'Ouest, au Mali, au pied d'une falaise longue de deux cents kilomètres. Une falaise sacrée, à ce qu'il paraît!

Notre père le pense, en tout cas.

Me voilà donc avec les sept cent mille habitants du pays Dogon.

Et aussi avec ma sœur, Béa, et son petit ami, Denis-le-pas-beau.

Bon, je ne veux pas avoir l'air de la fille qui se plaint – encore! comme dirait Béa. Mais, le pays Dogon, c'est une plaine aussi sèche que la peau d'un vieux crocodile. Mettez de la brousse tout autour et posez dessus la fameuse falaise sacrée de Bandiagara, et vous aurez une bonne idée de ce à quoi ressemble notre nouvel univers.

Heureusement, je retrouve quand même des choses que je connais. Notre vieux motorisé déglingué, par exemple. On l'avait déjà, au Mexique, quand on cherchait des crânes olmèques. Ensuite, pendant qu'on était au Pérou à trouver pourquoi les anciens Nazcas avaient tracé des milliers de lignes sur le sol, il

était en réparation et, nous, on logeait dans une pension¹.

Mais notre bon vieux VR nous a suivis chez les Dogons. Imaginez – beurk – ma joie !

Le VR est donc là, comme notre professeure particulière, Miss Eulalie Bloomdale, de retour de Suisse, où elle est allée passer les vacances de Noël chez ses parents.

Notre père, Nathaniel Thompson, est présent lui aussi, bien entendu, avec le contremaître Ari Matox, qui ne nous aime pas beaucoup, Béa et moi. C'est pas grave, nous non plus, on ne l'aime pas tellement. Faut faire ça juste, non ?

Sauf que, selon ce que j'ai compris, ici, près de la petite ville de Bandiagara, notre père n'a rien à gratter ni rien à trouver dans la terre, genre des ossements, des crânes, des momies ou les autres trucs dégueu qui l'intéressent d'habitude. Non. Il est venu ici pour apprendre des secrets. Des secrets de quoi ? Ça, c'est apparemment trop secret pour moi. Et, franchement, c'est énervant. Car, après tout, les deux dernières fois, au Mexique et au Pérou, en tout cas pour le vol de la momie, c'est quand même moi qui ai sauvé tout le monde. Enfin, avec l'aide de Béa... mais un petit peu seulement.

Tout ça pour dire que, au cours des trois derniers jours, je ne suis pas sortie beaucoup. C'est même Béa qui s'occupe de Chaussette,

1. Voir *Béa et Mia 2 – Des lignes et des embrouilles*, Éditions Michel Quintin.

mon chien super mignon aux oreilles pendantes et aux taches couleur chocolat.

Il faut dire que, dehors, le soleil tape dur et l'air est brûlant comme du feu. Et on n'est qu'au mois de janvier! Et puis, il n'y a rien que des cailloux et des insectes, et aussi des animaux sauvages. Pour être franche, il y a aussi des gens vraiment bizarres.

Hier soir, Béa m'a dit :

— T'es pas capable.

Entendez par là qu'elle me traite de trouillarde.

— Depuis trois jours, qu'elle a ajouté, tu restes cachée dans le VR comme une poule mouillée. T'as peur que le soleil abîme tes cheveux et ta peau. T'es qu'une dégonflée!

— Et le décalage horaire! que je lui ai répondu. Ça compte, ça, non? Moi, ça me prend minimum une semaine pour m'habituer. Alors, ne m'embête pas jusqu'à...

Mais, la vérité, c'est qu'il y a Denis.

Vous avez bien lu.

Denis, son presque déjà ou peut-être pas tout à fait encore, finalement, petit ami, avec qui Béa échangeait des courriels et des textos à longueur de journée. Eh bien, elle n'a plus besoin de le faire. Car Denis est là, avec elle, avec nous, partout, même dans le VR.

C'est simple. Pour aller aux toilettes, on se marche dessus. C'est comme qui dirait étouffant.

J'suis pas capable, moi?

*Ben ils n'ont encore rien vu.
Là, j'arrête d'écrire et un, deux, trois! J'en ai
marre, hop! je sors...*

1

Ah ouais, j'suis pas capable!

Le camp était situé au pied des derniers remblais de la falaise sacrée, dans une clairière dégagée entre des baobabs et une plaine immense où paissaient quelques chèvres. Il y avait le motorisé blanc recouvert de poussière et de boue séchée et deux tentes, une pour Nathaniel Thompson, l'archéologue savant, l'autre pour le contremaître Ari Matox.

— Contremaître de quoi? rouspétait Mia. Papa n'a pas d'équipe, cette fois. On est vraiment seuls, sans aucune protection, chez les sauvages.

Ce à quoi Denis ne pouvait s'empêcher de répliquer, avec son air d'intellectuel à la manque, que les Dogons n'étaient pas des sauvages. Au contraire! Que c'était une des raisons pour lesquelles, sans doute, la Fondation les avait envoyés là.

Mia trouvait que Béa regardait son Denis avec des yeux de merlan frit, du genre: « Ouah ! c'est un merlan frit, mais au moins, c'est le mien ! »

Le jour se levait. D'ordinaire, Mia était la dernière à sortir de son lit. Mais pas ce matin.

La porte du motorisé grinça et Chaussette, qui dormait sur le seuil, ouvrit un œil étonné. Sa petite maîtresse mettait enfin le nez dehors ! Tout joyeux, il s'ébroua et tenta – c'était une de ses manies – de se dresser sur ses pattes de derrière et de prendre appui sur elle. Mais Mia avait une sainte horreur de la saleté et elle le grondait toujours.

— Du calme ! lui intima-t-elle.

Chaussette comprit aussitôt que la jeune fille avait une idée derrière la tête.

Elle portait contre sa volonté une longue tunique en coton de couleur pain brûlé. Ce n'était pas très beau. Il existait tant d'autres vêtements à fleurs, par exemple, que portaient les femmes dogons ! Mais Miss Bloomdale avait insisté ; sa tunique empêcherait sûrement les rayons du soleil d'abîmer sa peau, ce qui pour Mia était finalement de la plus haute importance. Un pantalon, des bottes de randonnée et un large chapeau qui la faisait ressembler à une sorcière complétaient sa triste tenue.

Elle se pencha sur le teckel et l'avertit :

— Surtout, ne les réveillons pas. Je suis en mission...

Puis elle partit en direction du grand pic déchiqueté qui s'élevait à quelques centaines de

LA CHASSE AUX MASQUES

mètres. En chemin, elle contourna d'énormes blocs de grès tombés de la falaise des milliers d'années auparavant, juste, apparemment, pour lui bloquer le passage.

Béa et Denis prétendaient que, pour se rendre au village de Yoyé, il fallait suivre des sentiers abrupts connus des seuls habitants. Des sentiers de chèvres.

— Pourvu que je ne rencontre personne, murmura Mia en marchant, le dos courbé comme si elle n'avait pas le droit d'être là.

En réalité, elle n'avait pas vraiment envie de se montrer, affublée comme elle l'était.

Son but était de gagner un promontoire de grès brun, ocre ou orange – elle n'était pas sûre de sa couleur – d'où Béa, Denis et même Miss Bloomdale étaient revenus extasiés. Devant quoi au fait? Le paysage? La vue? Mia avait décidé d'y aller elle aussi. Pour leur montrer. Non, mais...

Chaussette trottait joyeusement derrière elle.

Ils croisèrent un groupe de jeunes Dogons. Avec leur regard noir et leurs dents très blanches, ils ressemblaient à des spectres. En la voyant, ils poussèrent des rires aigus. Mia rentra encore davantage la tête dans les épaules.

Entre eux, ils ne parlaient ni le français, qui était pourtant la langue officielle du Mali, ni le bambara, la deuxième langue. Ils baragouinaient plutôt le *dogosso*, ou à la rigueur le *tomon kan*, leur dialecte local. Les sons étaient âpres et aussi

coupants que des cailloux frappés les uns contre les autres.

Essoufflée par son escalade, Mia se hissa sur le fameux promontoire. Bon, d'accord, de là, elle avait une belle vue. Devant, la plaine s'étendait à l'infini, plein est ou presque. Derrière elle s'élevait la falaise, « comme un énorme capuchon posé là par des géants », se dit-elle. En cette heure si matinale, le soleil pointait à peine à l'horizon. Hélas ! même avec cette lumière pure et vive, les replis de la falaise empêchaient de bien voir la forme des cases qui composaient le village. Ce village qui était, au dire de Nathaniel, si bien sculpté dans la roche qu'il était presque invisible, même en plein jour.

Mia contemplait le pic déchiqueté dressé devant elle. Pour les Dogons, cette aiguille de grès était une espèce de dieu. Elle avait du charme, c'était vrai. Et le reste aussi avait quelque chose de particulier, d'intéressant, d'attirant. Sauf qu'elle avait bien du mal à comprendre pourquoi Béa et Denis préféraient ce paysage désolé, poussiéreux et rempli de cailloux aux belles plages de Lima.

Soudain, un bruit fit sursauter Chaussette. Au lieu de grogner, le chien s'immobilisa. Ses oreilles se dressèrent et il resta ainsi, la gueule à moitié ouverte et les yeux fixes.

Mia aussi était raide comme un morceau de bois. Qu'est-ce qui allait sortir des buissons ? Un éléphant ? Un lion ? Un crocodile ?

LA CHASSE AUX MASQUES

Une main noire écarta les épineux. Un couple d'adolescents apparut, l'air d'être aussi épouvantés que Mia.

Ils se regardèrent sans parler. La fille avait environ seize ans. Elle était habillée d'une tunique bleue et d'une longue jupe à motifs orange et jaune. Elle portait des anneaux en bois autour des poignets et trois autres plus petits à l'oreille droite. Le garçon devait avoir le même âge. Il avait des cheveux noirs crépus ainsi que des lèvres épaisses ; il fronçait les sourcils et laissait voir ses dents pointues.

« Il me regarde comme si j'étais une espèce de monstre, se dit Mia. Ils ne sont pas bien dans leur tête, ces deux-là ! »

Le garçon était vêtu d'un pantalon de toile et d'un chandail en coton sur lequel était pourtant inscrit, en anglais : *Smile and enjoy, life is good*¹ !

Ils demeurèrent tous les trois immobiles pendant quelques secondes. Mia retenait Chaussette. Brusquement, sans lui avoir adressé la moindre parole, les deux jeunes Dogons disparurent comme ils étaient venus.

Mia sentit une présence derrière elle. Elle s'attendait à voir Béa et Denis, montés eux aussi pour profiter de la vue et la féliciter d'avoir surmonté ses peurs. Mais elle ne découvrit qu'une vieille femme à l'air pas commode du tout. Très maigre et plissée, affublée également d'un habit bleu grossièrement cousu à la main, elle était appuyée

1. « La vie est belle, souris et profite-en ! » (anglais).

sur un bâton aussi tordu qu'elle. Ses yeux ressemblaient à deux billes de feu et elle paraissait chercher quelque chose ou quelqu'un.

Au bout d'une longue minute, l'inconnue adressa trois ou quatre mots étranges à Mia qui, bien entendu, n'en comprit rien.

La jeune fille dégringola alors le sentier escarpé et rentra au camp, poursuivie par le regard brûlant de cette femme dogon. Le cœur battant, regrettant presque son audace, elle alla se recoucher... en sachant bien qu'elle ne pourrait pas se rendormir.

Il était à peine six heures quarante du matin...



Blogue de Béa

Cela fait « officiellement » cinq jours que Denis vit avec nous, et c'est merveilleux ! En quinze mots comme en cent, ses parents et lui sont venus nous rejoindre au Pérou, à Lima, et nous avons passé une semaine formidable ensemble, dans le même hôtel. Denis avait bien préparé son coup. En fait, il le préparait depuis des mois, depuis notre départ pour le Mexique, après la mort de maman.

Il avait travaillé ses parents de son côté. Moi, j'avais fait la même chose avec papa ; je lui avais fait valoir que ce serait bien mieux pour tout le monde si Denis nous suivait dans nos

séjours sur les divers sites archéologiques où nous entraînait son métier.

L'idée pouvait paraître bizarre, mais, tout compte fait, le hasard nous a aidés. Je veux dire par là que plusieurs événements se sont produits en même temps. En premier lieu, Paillasson, le vieux chien que Mia avait confié à Denis, est mort brusquement un matin, on ne sait pas trop de quoi. Ensuite, Biscuit, le perroquet que je lui avais donné, a séduit une de ses tantes qui vit seule. La dame a voulu l'adopter. Mais, ce que les parents de Denis ont finalement compris et que Denis leur a bien expliqué, c'est que, de vivre une année à bord d'une caravane sur différents chantiers de fouilles dans le monde, c'était une excellente occasion pour leur fils d'apprendre la vie.

Enfin, quand il a été décidé que Denis repartirait avec nous, tout a semblé simple, logique et parfait.

Maman appelait ça le «hasard intelligent». Du style selon lequel, si on veut quelque chose très, très fort et que, en plus, c'est bon pour nous et pour les autres, eh bien ! la vie s'arrange pour nous l'amener sur un plateau d'argent.

Papa dit que le patron de la Fondation, M. Christopher Bénédict, l'apprécie beaucoup. C'est la raison pour laquelle il ne le laisse pas longtemps en vacances et qu'il lui trouve rapidement d'autres missions archéo ou

anthropologiques. Entre nous, contrairement à ce que dit Matox, je pense que M. Bénédicte aime bien que nous soyons avec notre père. Après tout, les deux dernières missions ont été une grande réussite, en partie, sans fausse modestie, grâce à nous!

Il doit donc s'être dit qu'un enfant de plus, surtout un garçon aussi génial, intelligent et débrouillard que Denis, c'était un atout... Tant pis pour le contremaître qui nous fait toujours la grimace.

Ça s'est fait très vite. Après notre semaine de vacances à Lima, on a pris l'avion pour l'Afrique. On a fait une escale à Dakar et une autre à Bamako, pour atterrir à l'aéroport de Mopti Ambodédjo. Surprise! Notre motorisé nous y attendait! Ari Matox était arrivé la veille et il s'était déjà arrangé avec le transport.

De l'aéroport, nous avons roulé en jeep jusqu'à Bandiagara sur une route qui nous a bien étonnés, car elle n'était pas aussi défoncée ni aussi cabossée qu'on s'y était attendus. En fait, l'ancienne piste a été dernièrement goudronnée, ce qui permet aux autobus de touristes de se rendre plus facilement dans cette ville située à une soixantaine de kilomètres du carrefour de Sévaré.

Matox nous suivait avec le motorisé remis à neuf au Mexique et venu, lui, par bateau-cargo. Ça nous faisait tout drôle de le revoir en Afrique! Le VR, pas Matox!

LA CHASSE AUX MASQUES

Bien entendu, les deux premiers jours, on a tous été un peu malades. La fatigue, le stress, la nourriture différente et, nous a dit notre père, la réaction de nos corps au décalage horaire. La routine, quoi !

Ainsi, pour l'organisation, ça se passe comme ça : Denis dort sur la couchette située au-dessus du siège du conducteur ; la nuit, il tire son rideau et hop ! il est chez lui. Le matin, on se lève très tôt, on déjeune et ensuite Miss Bloomdale nous fait la classe.

Au fait, Eulalie nous a rejoints un jour après notre installation en contrebas du petit village dogon de Yoyé, près de Dourou. Elle aussi, ça faisait bizarre de l'avoir vue partir à l'aéroport de Lima peu avant Noël et de la voir réapparaître juchée sur le dos d'un âne mené à la main par un jeune guide dogon.

Moi, j'ai encore l'impression de rêver. Denis ici, avec nous ! Oh là là ! C'est hyper cool, non ? Qui aurait pu le croire ! Comme quoi la vie est bien faite.

Denis, il...